

PETITS
TRADUCTEURS
DEVIENDRONT
GRANDS
LECTEURS ?

Trois ans d'ateliers de traduction
littéraire dans le secondaire

KARINE REIGNIER

Je suis toujours stupéfaite de constater à quel point notre métier demeure méconnu du grand public. Nos proches, nos éditeurs, nos auteurs comprennent ce que nous faisons, certes – mais au-delà de ce petit cercle règne la confusion la plus totale. Entre ceux qui nous confondent avec les interprètes et ceux qui nous prennent pour des logiciels de traduction, rares sont les non initiés capables de décrire notre activité. Ou même d'en mesurer l'utilité. Aussi ai-je accueilli avec enthousiasme la proposition que me firent, au printemps 2007, les enseignants d'anglais d'un lycée de Seine-et-Marne : il s'agissait d'intervenir dans leurs classes pour « sensibiliser les élèves aux problèmes que pose la traduction d'une œuvre littéraire » et leur permettre de « rencontrer une traductrice professionnelle ». Quoiqu'un peu vague, l'idée me parut excellente. Expliquer notre métier à des adolescents, n'était-ce pas le meilleur moyen d'en faire des adultes moins indifférents aux traductions qui les environnent ?

La première expérience, menée en mars 2008 au lycée Simone Signoret de Vaux-le-Pénil, près de Melun, s'étant révélée concluante, nous l'avons reconduite en 2009 et 2010. Et nous avons, comme l'affirment sans rire les enseignants, des « projets pharaoniques » pour 2011. Forte de ce petit succès, je me suis également risquée cette année à jouer les VRP au lycée Aubanel d'Avignon. Le bilan étant extrêmement positif, nous avons l'intention de reconduire les ateliers l'an prochain.

Dans les deux cas, l'équipe d'enseignants, associée à celle du centre de documentation, avait des objectifs clairs. La découverte d'un métier, bien sûr. Mais aussi, la « revalorisation » de la section L, parent pauvre et boudé de l'enseignement général. Ce qui ne nous a pas empêchés, dès la deuxième année, d'étendre les ateliers à la section ES et même, cette année, aux élèves de seconde. Au lycée d'Avignon, les classes dites « européennes » ont constitué un public de choix. Doués en anglais, ils ont abordé les textes avec plus

d'aisance que leurs camarades et se sont placés, presque naturellement, dans une véritable logique de traduction.

Une fois établie la liste des participants, nous avons défini les règles du jeu. Je tenais à travailler avec les élèves avant de leur parler du métier. Nous avons donc décidé de commencer chaque rencontre par une heure d'atelier, suivie d'une demi-heure de mise en commun aboutissant à l'établissement d'un texte français. La dernière demi-heure étant, elle, consacrée aux questions-réponses sur le métier de traducteur.

Il nous faut chaque année jongler avec l'emploi du temps des élèves et l'occupation des salles de cours... mais dans l'ensemble, nous sommes toujours arrivés à caser deux heures d'intervention pour chaque classe dans la même journée. Et ces deux heures passent très vite ! Les élèves sont souvent déçus de ne pas pouvoir échanger plus longuement avec moi. Mais par manque de temps et de moyens (il s'agit, dois-je le préciser, d'une activité bénévole !), je concentre mes interventions sur une seule journée. Nous devons donc parvenir à éveiller la curiosité des adolescents en un temps restreint. J'ai eu, la première fois, l'impression de sauter dans le vide... Vais-je les intéresser ? Comprendront-ils l'utilité de l'exercice ? Mes doutes se sont vite envolés. Face à des élèves intrigués, curieux et amusés, j'ai moi-même beaucoup appris. Et pris un grand plaisir à leur faire découvrir un métier dont ils ignoraient tout.

Le choix du texte anglais n'est pas pour rien, me semble-t-il, dans le succès de cette petite entreprise. J'ai dès la première année décidé de travailler sur *Alice's Adventures in Wonderland*, de Lewis Carroll. Il m'a fallu pour cela batailler quelque peu avec les enseignants, qui auraient préféré se pencher sur « un texte au programme »... Or je souhaitais inscrire mon intervention dans un cadre différent de celui des cours habituels. Et puis, à quoi bon me mettre à contribution sur un texte que je ne connais pas et sur lequel je n'ai aucune légitimité particulière ? Choisir *Alice*, en revanche, me permet :

- de « séduire » d'emblée les élèves avec un texte qui leur est familier et qui les amuse ;
- de comparer différentes publications françaises de l'œuvre et d'insister sur la notion d'évolution d'une traduction littéraire ;
- de les amener à mesurer la différence qu'il y a entre une « version » (établie dans un but pédagogique) et une « traduction » (destinée à être publiée) ;

- de leur prouver qu'ils sont capables de traduire quelques extraits d'une œuvre littéraire réputée difficile ;
- de les confronter à des jeux de mots, des références culturelles, des problèmes de transposition et d'adaptation stimulants ;
- de leur faire prendre conscience de la relativité et de l'imperfection de toute traduction, aussi brillante soit-elle.

Nous choisissons des extraits plus ou moins difficiles selon les classes et faisons travailler les élèves en petits groupes. L'enseignant leur a distribué le texte quelques jours auparavant en leur demandant de chercher le vocabulaire. Une fois installés, ils écoutent mes consignes et se mettent au travail, chaque groupe écopant d'un petit passage à traduire. Je circule parmi eux pour les renseigner, les aider, les guider... ou les sortir de l'impasse. Et miracle : même les trublions et les pipelettes se prennent au jeu ! Certains rivalisent d'imagination pour traduire les inventions verbales de Carroll ; d'autres, plus timides, ont besoin d'être encouragés. Cinq ou six lignes suffisent à les accaparer une heure entière, et très vite, la sonnerie retentit. Si l'organisation de la journée le permet, j'annote leurs traductions avant notre seconde rencontre. La restitution et la confrontation de leurs textes avec ceux des éminents traducteurs d'*Alice*, amenés dans mes bagages, n'en seront que plus efficaces.

La mise en commun occupe une grande moitié de la séance suivante. Je leur présente trois traductions différentes d'*Alice* en français (celle d'Henri Parisot, celle de Jean-Pierre Berman et celle d'Elen Riot), leur explique la démarche qui a présidé à chacune d'elles, et les confronte avec celles qu'ils ont élaborées pendant l'atelier. Je donne mon avis et quète le leur, ce qui nous amène parfois, pour leur plus grand bonheur, à préférer leur version à celle de la Pléiade !

La dernière partie de la journée est consacrée aux questions-réponses. Intrigués par le travail mené en atelier, les élèves veulent savoir comment je fais pour « savoir si c'est bien, puisque personne n'est là pour [me] corriger » ou « combien de temps [je] mets à traduire un livre ». Ils m'interrogent sur la formation, le mode de rémunération, les relations avec les auteurs et les éditeurs, les outils que j'utilise et la manière dont j'organise mon temps. Ce qui les étonne le plus, c'est que je me lève de bon matin alors que rien (apparemment) ne m'y contraint !

Je sais maintenant que mes interventions ne suscitent pas de vocations : effrayés par la précarité du statut de traducteur (« Mais madame, vous avez pas de CDI ? ? »), ils me lancent des regards empreints de compassion et s'enfuient poliment vers d'autres horizons... ce qui n'ôte rien à l'intérêt de notre rencontre. Car je sais aussi, grâce aux commentaires qu'ils font aux enseignants par la suite, que ces deux heures passées ensemble les ont éveillés à une approche différente de la littérature étrangère traduite en français. Et qu'ils en seront certainement de meilleurs lecteurs par la suite.

Le cadre décrit ici connaît des variantes (nous sollicitons parfois d'autres enseignants, de français ou de philosophie, par exemple) et, sur demande des élèves, nous avons l'intention de l'étendre à d'autres langues, ainsi qu'à la traduction technique dès l'an prochain. Il se pourrait même que les sections « S » soient de la partie... ce qui constituerait, pour la nulle en maths que je suis, un éclatant pied de nez au destin !